



Indiens Yaruros au caño Mina (voy. p. 342). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE AUX SOURCES DE L'ORÉNOQUE,

PAR M. JEAN CHAFFANJON¹,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1886-1887.

Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Aller aux sources de l'Orénoque était considéré, par les gens de la région, comme une folie : c'était s'exposer à ne jamais revenir, à être mangé ou brûlé, à avoir une fin peut-être encore plus tragique.

Dans mon précédent voyage j'avais vu beaucoup d'Indiens à qui j'avais demandé des renseignements précis sur la région d'où naît l'Orénoque; tous m'avaient raconté des histoires ou plutôt des légendes si extraordinaires que je n'en pouvais croire mes oreilles.

Pas un n'avait pu me dire : « J'ai vu »; tous me disaient : « C'est un tel qui me l'a dit », et : « Celui-là a vu ».

Voici quelques-unes des légendes qui effrayaient le plus les populations.

D'abord les sources de l'Orénoque se trouvaient dans une région habitée par des anthropophages bien armés, nombreux, qui faisaient la guerre aux tribus voisines, et dévoraient les vaincus.

On disait encore : que les régions du haut Orénoque étaient protégées par un génie, qui allumait d'immenses incendies chaque fois que de téméraires mor-

tels osaient s'avancer au delà de certaines limites;

Qu'un feu souterrain embrasait instantanément des forêts entières, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; que certains points, à des époques régulières de l'année, étaient le siège de gigantesques brasiers.

Enfin d'autres racontaient que des Indiens blancs, barbus, d'une cruauté sans égale, appartenant à une tribu nombreuse et féroce, se plaisaient à faire périr les prisonniers au milieu des tourments les plus atroces.

Ces histoires avaient tellement frappé l'imagination de certaines populations, qu'il suffisait de leur parler des sources du fleuve pour les voir fuir avec épouvante. Je n'en conçus pas moins l'idée arrêtée d'arriver quand même dans cette région mystérieuse; et c'est pour cela, qu'en 1885, au retour de mon premier voyage sur l'Orénoque, je sollicitai de M. le ministre de l'instruction publique une nouvelle mission pour l'exploration du haut Orénoque.

Mes préparatifs étant faits, je m'adjoignis un jeune peintre, M. A. Morisot, élève de l'école des beaux-arts de Lyon. Ce fut le 6 février 1886 que nous nous embarquâmes à Saint-Nazaire, à bord du *Washington*.

1. Suite. — Voyez t. LVI, p. 305 et 321.

Nous touchons d'abord à la Guadeloupe, puis à la Martinique, où nous descendons.

Une autre ligne nous conduit à Trinidad. Là nous laissons nos bagages, et nous nous rendons à Caracas, auprès du général J. Crespo, alors président de la république de Venezuela.

Le général Crespo, qui m'avait déjà rendu de grands services lors de ma première mission, nous reçut de la façon la plus cordiale, mit à notre disposition tous les renseignements qui pouvaient nous être utiles, donna des ordres et nous fournit des lettres de recommandation pour les autorités et tous les gouverneurs et présidents des États que nous allions traverser.

Ces recommandations ont été un *Sésame, ouvre-toi!* Partout nous reçûmes le meilleur accueil, partout nous trouvâmes aide et protection.

Le général Crespo est un de ces hommes énergiques qu'on rencontre dans les llanos du Venezuela, et dont l'éducation s'est faite dans les camps. Sous une amabilité et une courtoisie parfaites et franches, on trouve le soldat, qui rappelle nos grands généraux de la Révolution.

Après avoir pris congé du général-président, nous quittons Caracas et nous faisons route pour Ciudad Bolívar. Cette ville, quoique en relation avec tout l'Orénoque, est pendant la saison sèche, de janvier à avril, et quelquefois mai, dépourvue d'embarcations propres au genre de navigation seul praticable sur le fleuve. La pirogue, faite d'un tronc d'arbre creusé, renforcé de chaque côté par des planches, est ce qui convient : une embarcation à quille serait vite détruite au passage des rapides et, d'ailleurs, beaucoup trop lourde.

Nous passons plus d'un mois à Bolívar à attendre une occasion favorable et à recruter les gens nécessaires à notre expédition.

Dès les premiers jours, plusieurs viennent nous trouver à l'hôtel, enthousiastes d'accompagner des étrangers; mais leur ardeur se refroidit bien vite quand je leur parle d'un voyage sur l'Orénoque, et d'aller au delà de la région du rio Negro.

Les seuls marins qui dépassent la Urbana sont les Indiens Banivas de l'Atabapo. Eux seuls connaissent le fleuve, les passes des raudals d'Atures et de Maipure, et toutes les difficultés de la navigation sur l'Orénoque.

Il nous fut impossible de nous procurer des marins pour la navigation du haut Orénoque; aussi acceptâmes-nous avec plaisir la proposition du gouverneur de Alto Orinoco, qui nous fournit quelques marins pour nous conduire jusqu'au village de Caicara, où il est facile de se procurer des hommes pour le passage des raudals.

Nous étions en mai, et l'Orénoque grossissait avec rapidité.

L'Orénoque, qui a une largeur variant de 900 à 3000 mètres, quelquefois davantage, est pendant la saison sèche parsemé de plages de sable de plusieurs kilomètres de longueur sur deux ou quelquefois plus

de large. Pendant la saison des pluies, le fleuve augmente rapidement, couvre les plages, les transporte souvent à de grandes distances, et l'année suivante, là où il y avait une plage, souvent l'Orénoque s'est creusé un lit profond. De chaque côté du lit du fleuve s'élèvent des berges dont la hauteur atteint souvent 12 et même 15 mètres. La crue du fleuve commence régulièrement le 15 avril de chaque année et se continue jusqu'au 15 août, époque à laquelle la baisse se produit, et dure jusqu'en novembre. A ce moment, une nouvelle crue se produit généralement, et est désignée sous le nom de *crescencia de los muertos* (crue des morts). Elle est de peu d'importance, mais sa régularité est digne d'être signalée.

Après cette époque, le fleuve baisse encore, jusqu'au 15 avril de l'année suivante. Les eaux du fleuve pendant la saison des pluies ont vite gagné le sommet des berges et, sortant de leur lit au milieu des forêts, couvrent des étendues très considérables.]

Aux changements de saison il se produit sur le fleuve de véritables tempêtes, connues sous le nom de *clubasco* ou coup de vent.

En quelques minutes, les nuages envahissent le ciel et l'obscurcissent. Un calme sinistre se répand sur toute la nature, les feuilles des arbres sont immobiles; puis, tout à coup, comme une trombe, le vent souffle d'une si grande force et tourbillonne avec une telle violence, que peu d'embarcations surprises par la tempête au milieu du fleuve résistent à son impétuosité.

Tel est le fleuve que nous nous proposons de remonter, admirable et grandiose dans son ensemble, mais parfois terrible et dangereux.

Le genre de navigation employé sur l'Orénoque mérite aussi d'être signalé, attendu qu'il dépend d'un phénomène de ventilation particulier à cette région.

Du mois d'août au mois d'avril les vents d'est soufflent régulièrement. De la pointe du jour à onze heures, la navigation à la voile est très facile, ainsi que le soir, de deux à six heures; souvent la nuit est calme. Du mois d'avril au mois d'août, les vents d'ouest soufflent constamment et vont dans le sens du courant, qui augmente avec la hauteur du fleuve.

Les embarcations qui remontent le fleuve ont donc à lutter et contre la brise et contre le courant.

On procède de deux façons pour vaincre ces deux éléments :

1° A la *palanca*. La *falca* ou pirogue employée sur le fleuve nécessite quatre marins et un patron : trois sont armés de grandes perches fourchues ou *palancas*, avec lesquelles ils poussent le bateau; le quatrième, avec son *garapato* (long bambou armé d'un crochet), s'accroche aux branches de la rive et aide ainsi ses trois compagnons.

2° A l'*espilla*. L'*espilla* est un câble très léger, flottant sur l'eau, long d'environ 40 mètres et de 4 centimètres de diamètre. Il est fait avec les barbes d'un palmier appelé *chiquichiqui*. Ces fibres sont élastiques et d'une très grande solidité.

Quand les bords du fleuve sont libres, quelques marins traient à la remorque l'embarcation. Si au contraire, comme il arrive presque toujours, la rive est broussailleuse; deux ou trois marins avec une curiare vont attacher l'extrémité de l'*espilla* à un arbre, reviennent ensuite à l'embarcation, et la font avancer par coups, de quarante en quarante mètres chaque fois; c'est ainsi qu'on voyage pendant la saison des pluies.

Le 10 juin tout est prêt. Après avoir reçu les souhaits de nos amis de Bolivar, nous nous embarquons et nous commençons cette vie pleine d'imprévu, où, après des journées de navigation pénible, nous dormons la nuit dans nos hamacs suspendus entre deux branches ou deux piquets plantés dans la terre; souvent même sur le sable ou sur les pierres, roulés dans nos couvertures.

A cette époque de l'année, le navigateur de ce grand fleuve est soumis à de rudes et pénibles épreuves.

D'abord les pluies presque continuelles, avec un ciel sombre et nuageux, enlèvent sinon les forces, au moins le courage; la terre détrempée laisse échapper des miasmes fiévreux qui ont raison des plus forts. Des myriades d'insectes plus ou moins venimeux font au voyageur une guerre acharnée, sans trêve ni merci.

Pendant notre voyage de Bolivar à Caicara, qui ne dura pas moins de quarante jours, nous éprouvâmes toute la mauvaise volonté des marins

mis à notre disposition par le gouverneur de l'Alto Orinoco. En arrivant à Boca del Pao, le chef de l'embarcation nous aurait abandonnés si je n'avais usé d'autorité pour l'empêcher de débarquer; pour se venger il tenta de nous faire sombrer au raudal de la Boca de l'Infierno; enfin, au port de Mapiro, trois de nos hommes s'enfuirent au milieu de la nuit en emportant dans la curiare la plus grande partie de nos provisions. J'en achetai de nouvelles, que je payai fort cher, et je trouvai à grand-peine deux hommes qui consentirent, moyennant un salaire exorbitant, à nous accompagner jusqu'à Caicara.

Après treize jours de navigation aussi pénible que dangereuse, pendant lesquels nous faillîmes mourir de faim, nous arrivâmes à las Bonitas.

Un bon repas nous rend à tous la gaieté et nous fait

oublier les mauvais jours que nous venons de passer.

Faire nos provisions et trouver quelques marins est l'affaire d'une journée; ainsi réorganisés, et sûrs, cette fois, de nos auxiliaires, nous nous remettons en route.

A peine avions-nous quitté las Bonitas que je fus saisi d'un violent accès de fièvre, le premier que j'eusse ressenti dans ces régions. Ce fut le commencement d'une longue série d'accès, qui devaient durer plus de quatre mois.

Après huit jours d'une navigation bien moins pénible que celle de Mapiro à las Bonitas, nous arrivons à Caicara.

Dans les premiers jours de notre arrivée ici, de violents accès de fièvre nous clouèrent au lit l'un et l'autre, et quelquefois tous les deux ensemble; cela dura près d'un mois.

Malgré ces mauvaises dispositions, je m'occupai de faire quelques études sur les Indiens du Caura; j'avais aussi une autre occupation: une foule de malades ayant appris mon arrivée venaient me trouver ou me faisaient appeler. J'avais une pharmacie assez complète: je pus donc non seulement contenter ces pauvres malheureux mais en guérir un grand nombre. Pour me témoigner leur reconnaissance, ils m'envoyaient des fruits, du lait, du fromage, et voulaient même me faire accepter les uns une vache, les autres un veau.

Une maladie qui mérite d'attirer l'attention est produite par la géophagie. J'ai maintes fois en-

tendu raconter que des peuplades entières étaient géophages (mangeurs de terre). Pendant le cours de mes voyages à travers le continent américain, je n'ai jamais rencontré des géophages de ce genre; j'en ai vu plusieurs cas, mais c'était un vice et non une nécessité.

Appelé par un de mes amis pour soigner un pauvre malheureux, je me trouvai en face d'un être effrayant à voir. Un homme d'une quarantaine d'années était couché par terre sur une peau de bœuf; il était si faible qu'il lui était impossible de se tenir debout et même de rester assis. Sa tête était maigre et osseuse; ses membres, dont les muscles avaient fondu, n'étaient pas plus gros que ceux d'un enfant de neuf à dix ans: la poitrine et le ventre, démesurément gonflés, étaient d'une maigreur extrême; les côtes et l'épine dorsale étaient aussi apparentes que si elles avaient été libres.



Le général Crespo. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Cet individu mangeait à peine, buvait de l'eau en grande quantité et, malgré cela, était toujours altéré; les odeurs un peu fortes l'incommodaient à un tel point qu'il se trouvait mal à chaque instant.

La famille, qui connaissait le vice de ce malheureux, le faisait surveiller; à chaque instant il se roulait, appliquait son doigt mouillé contre le sol, le portait vivement à sa bouche, ou même léchait le plancher de la case. Il fallait l'empêcher de manger de la terre: je le fis placer sur un plancher de bois recouvert de peaux de bœuf et je fis répandre de l'aloès en poudre tout autour de lui.

Le lendemain le malade fit un tel vacarme dans la maison qu'il fallut le porter dans une autre pièce; il continua de plus belle à lécher le plancher et même les murs. A mon retour, j'appris qu'il avait encore vécu cinq mois.

Ce vice se contracte dès le jeune âge, et beaucoup d'enfants de cinq à six ans en meurent.

Dès que l'enfant peut se tenir assis, les parents le mettent sur une natte ou sur une peau de bœuf. L'enfant, qui à cet âge porte tout à sa bouche, mange aussi bien le morceau de cassave qu'on lui a donné que la terre qu'il trouve à côté de lui.

Certains chiens et certains ânes sont aussi accidentellement géophages.

La terre absorbée par l'homme ou les animaux ne se digère pas, ne descend même pas dans le tube digestif: elle reste dans l'estomac, forme une pelote, qui atteint quelquefois des proportions considérables.

Je me préparais un soir à partir pour Cuchivero, avec l'intention de continuer les fouilles que j'avais commencées un an auparavant, lorsque Morisot, rentrant de la chasse, se plaignit de violents maux de tête; quelques heures après, il eut des vomissements et enfin le délire. Pendant trois jours il fut entre la vie et la mort. A la suite d'une malaria une fièvre cérébrale se déclara. Heureusement mes soins et sa jeunesse eurent raison du mal, et le troisième jour il allait mieux.

A mon tour, un accès de fièvre, qui dura trois jours et trois nuits sans arrêt, m'enleva la force et le courage qui me restaient; je ne voulais plus aller de l'avant; je voulais rentrer à Bolivar. A peine l'accès fut-il passé, plus décidé que jamais, je ne songai plus à abandonner mon but; je pris la résolution de quitter Caicara, dont l'insalubrité était la cause de nos maladies. Je fis aussitôt embarquer nos provisions et nos bagages, et, profitant de l'occasion du départ de deux marchands de San Fernando, nous quittâmes Caicara le 21 août.

Au sud du cerro Caicara, une petite vallée sablonneuse et un peu boisée, attenante au fleuve, se remplit d'eau à la saison des pluies. On aperçoit l'extrémité des guayaviers, qui croissent seuls à cet endroit et forment un *reverso*.

Nous naviguons toute la journée à travers cette singulière forêt, et le soir, amarrant notre bateau à une branche de l'un de ces arbres, nous passons la nuit au milieu de l'eau.

Le lendemain, vers midi, nous sommes en face de Cabruta, *pueblo* bâti sur l'emplacement d'un ancien village d'Indiens Guamos, dont il ne reste que quelques familles, une dizaine au plus, et qui viennent quelquefois à Cabruta, pendant la saison des pluies. Ils vivent errants sur les petites rivières, pêchant et chassant pendant la belle saison.

La pointe nord des montagnes de Cabruta est couverte d'inscriptions analogues à celles de Caicara et de Cuchivero.

A quelques kilomètres de là, l'Orénoque reçoit sur la rive gauche le rio Apure, qui descend des Cordillères des Andes, en suivant une direction générale de l'ouest à l'est. Le fleuve, qui jusque-là avait eu également une direction générale ouest-est, change brusquement, et c'est du sud au nord qu'il coule, avec une légère inclinaison à l'est.

Les llanos d'Apure sont de vastes plaines riches en pâturages et en productions agricoles de toutes sortes. C'est de cette partie du Venezuela que sortent les hommes les plus courageux et les meilleurs soldats. Le *llanero*, habitué à vivre à cheval, suivant ses bestiaux, s'accoutume de tout; il est robuste,

travailleur, ne redoute aucun danger. Une lance et un bâton à la main, il chasse corps à corps le jaguar et le puma.

Deux villes importantes de l'Apure, San Fernando et Nutrias, sont l'entrepôt des produits des llanos. Pendant la saison des pluies, cette rivière, aux courts et nombreux méandres, devient navigable, et son lit disparaît sous les inondations de l'Orénoque.

Une compagnie vénézuélienne a établi un service de bateaux à vapeur entre ces deux villes et Ciudad Bolivar. Deux fois par mois l'Apure et le Nutrias, vapeurs construits pour la navigation des rivières, emportent, à l'aller, des marchandises de toutes sortes et des voyageurs; au retour ils descendent des bestiaux, des cuirs, du café, des pois, du maïs et une foule de produits agricoles cultivés dans la région haute.

De tous les affluents de l'Orénoque, l'Apure est celui qui renferme le plus de caïmans et où les accidents sont les plus nombreux. Les eaux troubles de la ri-



Un géophage. — Dessin de Riou, d'après un croquis.



Navigation à la palanca et à l'espilla (voy. p. 338 et 339). — Dessin de Roux, d'après un croquis.

vière facilitent les exploits de ces affreux reptiles. Lorsqu'ils veulent s'emparer d'une proie, ils la guettent, plongent ou rampent au fond de la rivière, s'approchent si près et avec tant de précaution qu'il est impossible de se douter de leur présence.

Le sol est très bas du côté de l'Orénoque. Les eaux de l'Apure, de l'Orichuna, du Guaipere, du Cabullare et de l'Arauca communiquent entre elles par de nombreux canaux et forment une sorte de delta de 1°5 de longitude, sur 0°5 de latitude. Au moment des grandes eaux les différents lits de ces rivières disparaissent sous d'immenses inondations, qui recouvrent un espace de plus de 200 kilomètres de large.

Tous ces parages sont bas et malsains, mais d'une fertilité extraordinaire.

La rive gauche du fleuve est un immense plateau qui va en s'inclinant du nord au sud jusqu'à l'Orénoque; quelques chaînes de montagne sans importance rompent la monotonie de ces immenses plaines. Depuis l'embouchure du fleuve jusqu'au rio Apure, les cerros Cabruta sont les plus importants; ils ont une hauteur variant entre 320 et 350 mètres; la chaîne de montagnes n'a pas 8 kilomètres de longueur. Sur la rive droite, des montagnes plus importantes se présentent tout le long du cours. La région est, comme sur la rive gauche, une immense plaine, s'étendant à perte de vue; mais çà et là se trouvent jetés, irrégulièrement et sans ordre, des massifs montagneux qu'il est impossible de rattacher à aucun système. Bien que la région n'ait rien de volcanique, les chaînes de montagnes forment d'immenses cirques, que recherchent les éleveurs. Toutes ces montagnes n'ont pas de contreforts, elles s'élèvent à pic au-dessus des plaines, ce qui permet de barricader facilement les ouvertures et d'enfermer les bestiaux dans cette enceinte de montagnes, qu'on désigne du nom de *potrero*.

Les montagnes du Caura, d'Atures et du Sipapo ont absolument les mêmes caractères.

Avant d'arriver à la Urbana, le lit de l'Orénoque présente d'immenses plages de sable, où pendent les tortues. Les tribus indiennes qui habitaient la région se livrèrent autrefois de terribles combats pour se disputer la propriété de ces plages: les Yaruros, les Mapoyos, les Guamos, les Panarès et les Taparitos les ont successivement occupées.

Aujourd'hui toutes ces tribus, disséminées, ne reviennent que par groupes, et évitent de se rencontrer sur le théâtre de leurs luttes sanglantes d'autrefois; elles évitent également de se mêler avec les gens civilisés qui viennent faire la récolte des œufs de tortues.

Les moustiques sont le fléau de ces parages.

Quelques piqûres impatientent et énervent, mais un grand nombre irritent à tel point, que le voyageur au caractère et au moral le mieux trempés arrive à se mettre dans des colères et des rages indescriptibles. C'est peut-être la plus grande difficulté du voyage, ou du moins celle qui décourage le plus et ébranle les volontés les plus énergiques. Le jour, impossible

d'écrire ou de manger, en un mot de rester immobile un seul instant. Chaque piqûre de ces insectes produit une goutte de sang et laisse un point noir qui dure quelquefois quinze et vingt jours; d'autres fois il se manifeste une inflammation suivie d'une forte déman-gaison analogue à une brûlure, et d'horribles plaies accompagnées de fièvre. On ne peut manger tranquillement qu'en s'enveloppant d'un nuage de fumée aussi incommode que le moustique lui-même; sinon il faut attendre la nuit. Et même les repas que nous faisons la nuit n'étaient quelquefois pas plus tranquilles. Aux moustiques de jour succédait le moustique de nuit, beaucoup plus incommode et dont les piqûres sont plus douloureuses encore. Ces horribles bêtes trouvaient moyen de traverser avec leur dard nos couvertures, ou de pénétrer dans les moustiquaires, et souvent à une journée pleine de fatigues et de privations, succédait une nuit plus fatigante et plus horrible encore.

Le 30 août à deux heures du soir nous débarquons à la Urbana. Ce village est le dernier qu'on rencontre sur la partie moyenne de l'Orénoque. Il est bâti sur la rive droite, au pied du cerro Urbana.

La population s'occupe pendant trois mois de l'année des récoltes de la sarrapia et des œufs de tortues: le reste est employé à une douce oisiveté, la culture n'étant point en honneur dans cette population. Malgré cela, tous les habitants sont à leur aise; quelques bananiers qui croissent autour de la case et deux ou trois vaches leur donnent une partie de leur alimentation; la chasse et la pêche fournissent amplement le reste.

Après avoir renouvelé nos provisions de viande séchée, de sucre et de cassave, nous continuons notre route sur l'Orénoque. A six kilomètres environ au-dessus de la Urbana, l'Orénoque présente une largeur considérable; il se divise en quatre branches, dont deux seulement sont navigables pendant l'été.

A la hauteur du cerro San Rey, la distance entre les deux rives extrêmes est de près de treize kilomètres.

A partir de ce point les Indiens osent s'approcher des rives de l'Orénoque et naviguer sur le fleuve.

Plus bas ils se sont retirés dans l'intérieur des terres. Les habitants de certains villages, sous prétexte qu'ils sont civilisés (singulière prétention), s'emparent des Indiens, leur font construire des cases, défricher un *conuco*, en leur donnant à peine la nourriture nécessaire, et les payent avec des mauvais traitements.

Le reste de la tribu des Yaruros est établi sur le caño Mina, petit affluent de la rive droite. Les Indiens de cette tribu autrefois puissante, réduite à dix ou douze familles, passent une partie de l'année à naviguer sur les caños et à pêcher dans l'Orénoque. Ils ne se construisent que des abris contre les ardeurs du soleil avec quelques branches d'arbres ou des voiles d'embarcations faites de planchettes découpées dans la tige du palmier moriche.

Les Mapoyos sont plus méfiants et plus robustes: craignant les vexations des *racionales* (gens civilisés), ils se sont avancés plus loin dans l'intérieur des terres

et ne descendent sur l'Orénoque que pour pêcher la tortue et recueillir ses œufs.

Lorsque les Mapoyos descendent sur l'Orénoque, ils suivent l'exemple des Yaruros, se construisent quelques abris en branchages sur des plages, et disparaissent dès qu'une embarcation est en vue.

Le 6 septembre nous arrivons à la Tigra, où nous faisons de nouvelles provisions de viande. La Tigra est un hato, appartenant à un vieillard fort aimable, M. Miguel Mirabal, qui s'est retiré des luttes politiques pour ne s'occuper que d'élevage. Il a réuni dans ce hato une centaine de bestiaux et il vit là avec quelques péons et leurs familles et deux Indiens Yaruros qu'il a élevés. A côté de son corral, où tous les soirs se réunit son bétail, il a établi un vaste champ de canne à sucre, de maïs et de manioc, qui lui donnent du sucre et du pain. Dans ce champ croissent en bor-

de des bananiers de toute espèce; puis dans un petit champ à part il me montre une plante assez particulière en me disant : « Voilà mon café ».

Cette plante était loin de ressembler à un caféier : c'était une légumineuse herbacée, à fleur jaune et à longues gousses.

« C'est la *bruquilla*, me dit-il; avec cette graine que je torréfie, j'obtiens un café que je préfère au véritable café. »

En effet, le café de *bruca* ou *bruquilla* qu'il me fit servir quelques heures après avait un fumet exquis, et je le dégustai avec un véritable plaisir.

Le 11 nous arrivons au pied du raudal de Cariben. Quelques Yaruros qui pêchaient sur la rive où nous naviguons s'enfuient à travers le raudal, au risque d'être précipités dans les rapides.

Le lendemain nous sommes en face de l'embouchure



Les llanos d'Apure (plaines de l'Orénoque) [voy. p. 340]. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

du Meta, que l'on aperçoit sur la rive opposée. Nos bateaux sont amarrés le long d'une berge : chacun établit son hamac dans la forêt; on dîne tranquillement et l'on s'apprête à dormir, lorsque tout à coup s'élève sur l'Orénoque un vent violent qui produit sur la forêt un roulement de tonnerre. « Chubasco! chubasco! » crient les marins. Nous n'étions pas abrités : il fallut immédiatement gagner le caño Horeda, qui se trouvait près de là. Heureusement les éclairs se succédaient rapidement, et, au milieu de l'obscurité la plus profonde, nous avons pu, à leur lueur, gagner un endroit sûr.

Une pluie torrentielle ramena le calme; le ciel devint clair, la lune et les étoiles brillèrent d'un éclat extraordinaire; le reste de la nuit fut superbe.

Le rio Meta, qui se jette dans l'Orénoque sur la rive gauche, est un de ses affluents les plus considérables.

Le territoire du Meta est très riche, mais peuplé

d'Indiens Guahibos, rebelles à toute civilisation.

Une tribu d'Indiens particulièrement féroces s'est établie depuis quelques années au confluent du Meta et de l'Orénoque : ce sont les Quivas. Cette tribu vivait autrefois en Colombie, dans la région du Casanare. Le gouvernement ayant voulu les soumettre et essayer de les civiliser, ils s'en vengèrent en massacrant les habitants d'une foule de hatos et en détruisant leurs troupeaux. L'armée colombienne leur fit la chasse; ils se réfugièrent au Venezuela, d'où ils ne sont plus sortis.

Leur chef actuel, Mata Sarrapia, est un vieux nègre qui a eu jadis une réputation d'assassin répandue au loin : ses crimes sont restés légendaires. Traqué de toutes parts il s'enfuit, rencontra les Quivas et se fit reconnaître pour leur chef. Sur les bords de l'Orénoque, ils épient les embarcations et appellent les voyageurs. Plusieurs commerçants qui ont eu l'imprudence de les écouter et d'aborder sont tombés percés de mille coups

de flèches lancées des broussailles où ils se tenaient embusqués.

Le 17 apparaissent à l'horizon les montagnes formant le raudal d'Atures; le 18 on entend clairement le bruit des chutes d'eau et leur grondement lointain. Plus on s'approche, plus le bruit augmente; le 19 nous sommes au pied du raudal d'Atures, à Vival, formé

par un de ces cirques montagneux si nombreux dans le bassin de l'Orénoque; le fleuve franchit sur ce point un défilé resserré entre les cerros Meseta (rive gauche), Punta Cerro et les cerros du Cataniapo (rive droite).

Sur une longueur de plus de dix kilomètres, le fleuve coule entre ces montagnes. L'énorme volume des eaux de l'Orénoque, resserré entre deux murailles, est d'a-



Indiens Quivas, au confluent de l'Orénoque et du Meta. — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

bord retenu par de nombreux obstacles, îles et rochers, dont le lit est semé, puis il se précipite et forme une longue série de chutes et de rapides qui rendent le passage absolument impraticable.

Les Indiens, qui sont d'excellents marins, ne hasardent jamais leurs canots chargés dans ces tourbillons; la descente se fait à vide, mais non sans accident.

La première barrière, Vival, est formée par l'île Picure et les rochers de Vival.

On procède aussitôt au débarquement des bagages, puis on les transporte de l'autre côté de l'île, au-dessus du raudal. Le bateau est ensuite remorqué vide, tantôt dans le courant à l'aide de cordes, tantôt sur des pierres; on lui fait ainsi escalader plusieurs chutes.

Au delà de Vival, une partie libre du côté de la



Le randa d'Aures aux rochers de Viroral. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

rive droite est assez facilement navigable, puis on arrive au véritable raudal d'Atures.

A Puerto Real les bagages vont de nouveau être débarqués et, cette fois, transportés à Atures, petit village situé à cinq kilomètres de là.

Le 20, au matin, commence l'opération du transbordement; nos hommes se partagent les fardeaux et les portent d'abord jusqu'au Cataniapo, rivière aux eaux claires et cristallines qui se jette dans l'Orénoque au milieu du raudal.

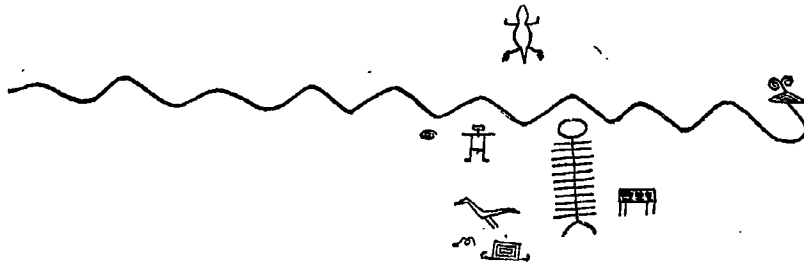
Chaque fois qu'une embarcation arrive à Puerto Real, les Indiens (Guahibos du Meseta viennent se promener à Atures. Le lendemain de notre arrivée, ils étaient cinq au village. Je les engage pour le transport des bagages et je les paye d'avance, comme c'est l'usage; je remets à chacun un pantalon, une chemise, un coutelas, du tabac et une mesure de sel; le chef exige de plus une hache. Le premier et le second jour, tout se passa régulièrement; mais le troisième jour, au matin, les Guahibos avaient disparu.

Atures se compose de sept ou huit cases et n'a pas vingt-cinq habitants, dont la grande qualité est la

paresse. C'est le dernier point où l'on rencontre des bestiaux sur l'Orénoque. L'endroit où est construit le village est très sain et il n'y a pas de moustiques; en revanche, la *nigua* ou chique fait des ravages extraordinaires. Tous les matins chaque Indien ou habitant s'extrait des pieds une demi-douzaine ou plus de puces *niguas*, et les pores et les bestiaux ont les pieds tuméfiés par l'accumulation de ces parasites.

Pendant onze jours que nous passons à Atures, je recueille de précieux renseignements sur les anciennes peuplades de la région et je visite les environs : Punta Cerro, qui renferme la grotte d'Arvina avec ses urnes funéraires; l'île Cucuritale, où le docteur Crevaux et son compagnon Lejeanne ont recueilli des poteries et des crânes appartenant aux anciens Indiens Atures; le cerro de los Muertos, avec sa grotte qui est le cimetière des Piaroas; et enfin le cerro Pintado, avec ses gigantesques inscriptions.

Le cimetière des Piaroas est une anfractuosité de rocher abritant de la pluie, ou une grotte dans la montagne. Si le corps est dans un *catumare*, on le laisse tel quel dans une partie de la grotte; si, au contraire, il



Inscription du cerro Pintado. — Dessin de l'auteur, d'après une photographie.

s'agit d'un chef, on le dépose dans une partie réservée, en le recouvrant de grosses pierres pour le préserver des profanations

A trois kilomètres d'Atures en amont du raudal, au sud de Punta Cerro, une petite montagne isolée, cerro de los Muertos, possède une grotte basse et profonde qui est le cimetière des Piaroas du Cataniapo. L'ouverture de la grotte a près de 15 mètres de large; sa profondeur est de 5 mètres, sa hauteur variant entre 0^m,40 et 2^m,25. Dans la partie basse se trouvent un grand nombre de *catumares* possédant encore des squelettes plus ou moins complets; les rats ont établi leur demeure dans ces crânes d'Indiens. La partie haute est occupée par deux sépultures de chefs très bien conservées. L'absence des Piaroas dans les environs me permet de recueillir une ample collection de crânes de *Catumares*, divers objets apportés là par les parents, enfin deux squelettes de chefs complets. Toutes ces pièces figurent aujourd'hui à notre musée national du Trocadéro.

Le cerro Pintado, à douze kilomètres au sud-ouest d'Atures, présente peut-être le caractère le plus grandiose de l'antique civilisation indienne.

M'étant procuré un guide et des chevaux à Atures, je partis un matin dans la direction du sud.

Les environs d'Atures sont ravissants; de riches pâturages, des collines boisées, des sources à chaque pas, donnent à cette région un caractère gai et pittoresque.

Au bout d'une heure et demie de marche, le guide nous montre le cerro Pintado. C'est un immense rocher nu, s'élevant à pic au-dessus de la plaine. Au fur et à mesure qu'on approche, on distingue mieux la curieuse inscription dont il est couvert.

Les flancs de cette montagne, de 250 mètres au-dessus du niveau des savanes, sont absolument inaccessibles, et c'est vers le milieu de la hauteur que se trouve cette gigantesque et fantastique inscription.

A la partie supérieure se trouve un lézard ou un caïman de grandes dimensions; au-dessous, un serpent mesurant plus de 120 mètres de long; plus bas et à droite, une scolopendre gigantesque; à gauche, un homme, un oiseau et quelques figurines bizarres qu'il est difficile de déterminer.

L'endroit où se trouvent ces caractères est inaccessible: de là la nécessité d'une colossale installation; un

peuple qui a pu faire un si gigantesque travail devait avoir des moyens d'action déjà considérables.

Ces inscriptions sont en creux et profondes; la pierre sur laquelle elles existent est en porphyre granitoïde très dur. Avec quels outils les Indiens ont-ils pu faire d'aussi profondes et durables entailles?

Le transbordement des bagages et le passage des bateaux par le raudal d'Atures dura onze jours. Le 1^{er} octobre au matin, de nouveau installés dans nos embarcations, nous prenons la route de Maipure.

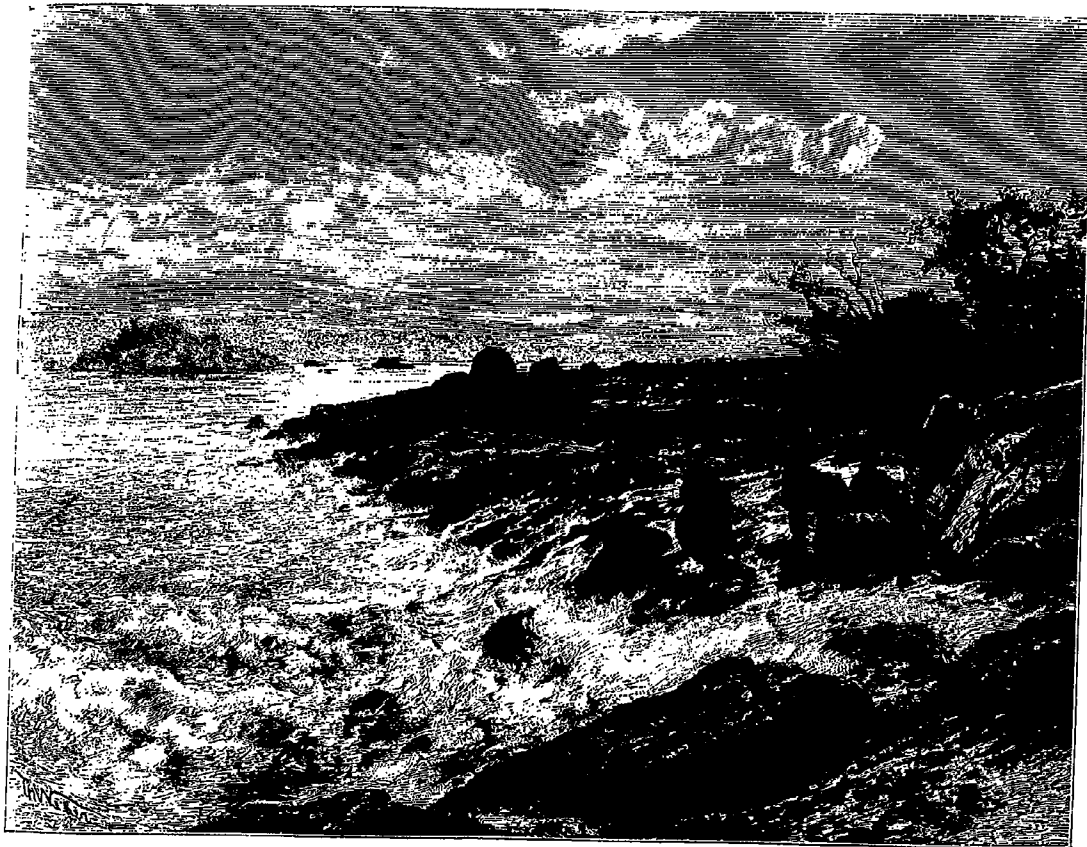
D'Atures à Maipure on rencontre deux autres petits raudals, celui de Garcita et celui des Guahibos; le

premier, près d'Atures, se passe facilement à toutes les époques de l'année; celui des Guahibos n'est praticable que pendant la saison des pluies.

Un rocher barre l'Orénoque et forme une grande cascade. On est à la saison sèche et obligé de faire passer les embarcations au-dessus de ce barrage naturel.

Là l'Orénoque se divise en deux branches, séparées par l'île Carestia : c'est par le bras de la rive gauche, du côté du village, que s'établit le passage.

Six cases forment le village de Maipure; le nombre des habitants ne dépasse pas vingt : ce sont des métis ou des Indiens civilisés. Ils ne cultivent pas, vivent de



Raudal de Maipure. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

pêche ou s'en vont dans le Vichada acheter du manioc aux Indiens Guahibos pour le compte des marchands de San Fernando. Ce manioc est le seul pain qu'on mange dans le haut Orénoque et le rio Negro.

Le raudal de Maipure est plus court que celui d'Atures, mais beaucoup plus difficile à traverser : on débarque d'abord tous les bagages, qu'on emporte à Maipure; puis on passe les bateaux par le raudal en les traînant sur les roches sur une longueur de plus de 500 mètres. La longueur du raudal est de 6 kilomètres environ.

Une douzaine d'Indiens Guahibos du Vichada, qui se trouvaient au village le jour de notre arrivée, se mirent

à notre disposition, ainsi qu'à celle de deux marchands de San Fernando de Atabapo, deux véritables bandits qui naviguaient avec nous depuis Caicara. Leur brutalité, leur mauvaise foi et leurs mensonges faillirent nous attirer la vengeance des Guahibos.

Les Indiens Guahibos vivent sur la rive gauche de l'Orénoque, depuis le rio Meta jusqu'au rio Vichada. Ceux de cette dernière rivière, aux mœurs plus douces, ne veulent rien avoir de commun avec les Indiens du Meta : ils sont sur le Vichada, répartis dans un certain nombre de villages; ils se livrent à la culture du manioc, qu'ils échangent avec les négociants de San Fernando pour des couteaux, des haches, des bêches et des étoffes.

Un arbre nommé *marima*, dont ils enlèvent l'écorce, leur fournit une espèce de feutre avec lequel ils confectionnent des vêtements et des couvertures. On en fait aussi des sacs très résistants, dans lesquels on transporte du riz, du café et même de la farine de manioc.

Sur la rive droite vivent les Piaroas; cependant, en aval du Vichada, on en trouve quelques tribus sur la rive gauche.

Au-dessus du raudal de Sijuaumi nous rencontrons plusieurs canots montés par des Indiens Piaroas qui se rendent au Sipapo, où ils vivent, paraît-il, en assez grand nombre. Ces canots sont faits avec l'écorce d'un arbre et ne leur servent qu'une fois. Lorsque le Piaroa va visiter ses parents, il emporte avec lui tout ce qu'il possède, ainsi que des provisions pour le temps qu'il désire rester. Quand ses provisions sont finies, il retourne chez lui par terre.

Le Piaroa, très doux, nullement dangereux, est peut-être, de tous les Indiens, le plus superstitieux et le plus naïf; il est aussi un des plus sauvages. C'est au milieu des forêts, loin des rivières fréquentées, qu'il établit sa demeure. Il est véritablement l'homme des bois; il en connaît tous les coins et ne s'égare jamais.

Ces Indiens ont toujours soin d'établir leur case dans des endroits admirablement placés à tous les points de vue : salubrité, bonne eau, et pas de moustiques. Ils construisent quelques huttes provisoires.

Les premiers coups de hache sont donnés aux arbres qui occupent l'emplacement choisi pour les cases.

On fait ensuite un abatis tout autour, de façon que la maison du chef soit au centre non seulement du village, mais des champs qu'ils désirent cultiver.

Les cases sont faites avec un soin extrême. Elles sont coniques ou cylindro-coniques, quelquefois ellipso-coniques; le diamètre varie entre 8 et 12 mètres, et la hauteur entre 6 et 7 mètres.

Quand la carcasse de la case est faite, on prépare des feuilles de palmier par petits paquets très minces, on les attache tout autour en commençant par la base; on monte ainsi jusqu'au sommet; la toiture de feuilles de palmier est épaisse de 30 à 35 centimètres.

Cette toiture dure de longues années et ne se laisse pénétrer ni par les pluies torrentielles, ni par les pluies persistantes, des régions tropicales.

On a eu soin de faire à la case une porte de 70 à 80 centimètres de large, sur 1^m,50 de hauteur.

Lorsque la case est achevée, il faut en chasser le mauvais esprit; pour cela, toute la famille se met en quête pour trouver un oiseau vivant, mais de préférence un toucan.

Tout le monde se revêt de ses ornements : couronnes et colliers de plumes, pendeloques, maraques, jarretières, etc., et se rend autour d'un feu que la plus vieille Indienne entretient.

Elle distribue à chacun une tasse de *bruquilla*.

Tous les Indiens entrent dans la case; les femmes et les enfants se retirent dans les bois. La vieille Indienne prend alors le toucan, l'enveloppe vivant dans

quelques feuilles de bananier sauvage et le place en travers de l'entrée de la case, de façon à empêcher l'esprit de sortir.

Pendant ce temps, dans la case, les hommes, munis de leur bâton à plumes, se livrent à des danses et à des gesticulations, chantant, criant, proférant des menaces contre le mauvais esprit. Au bout de quelques instants l'esprit, effrayé, se précipite dehors; mais, arrêté par le toucan et ne pouvant échapper, il se réfugie dans le corps de l'animal.

Le toucan emprisonné dans les feuilles se débat, effrayé lui aussi par les cris des Indiens; il cherche à se dégager des feuilles qui l'enlacent. La vieille Indienne, qui observe les mouvements de l'oiseau, se précipite sur lui, coupe les liens qui l'attachent et se sauve à travers la forêt, tandis que le toucan délivré s'envole à tire-d'aile, emportant avec lui l'esprit du mal.

Autour de la case on se réunit, on se félicite de l'heureuse délivrance; on mange, on boit, on rit et l'on chante toute la nuit.

Les Piaroas admettent la métempsycose; le tapir, par exemple, est leur aïeul, et c'est dans un tapir que se porte l'esprit du Piaroa lorsqu'il meurt.

Les autres animaux sont pour eux les représentants des individus de races différentes. Jamais ils ne chasseront le tapir, ni ne mangeront sa chair; il en est de même du jaguar, dont ils ont une très grande frayeur. Un tapir passe-t-il plusieurs fois dans leur conuco, ou vient-il manger leurs fruits : ils n'essayeront même pas de le détourner en l'effrayant; ils abandonneront la place et iront établir leurs demeures dans un autre endroit.

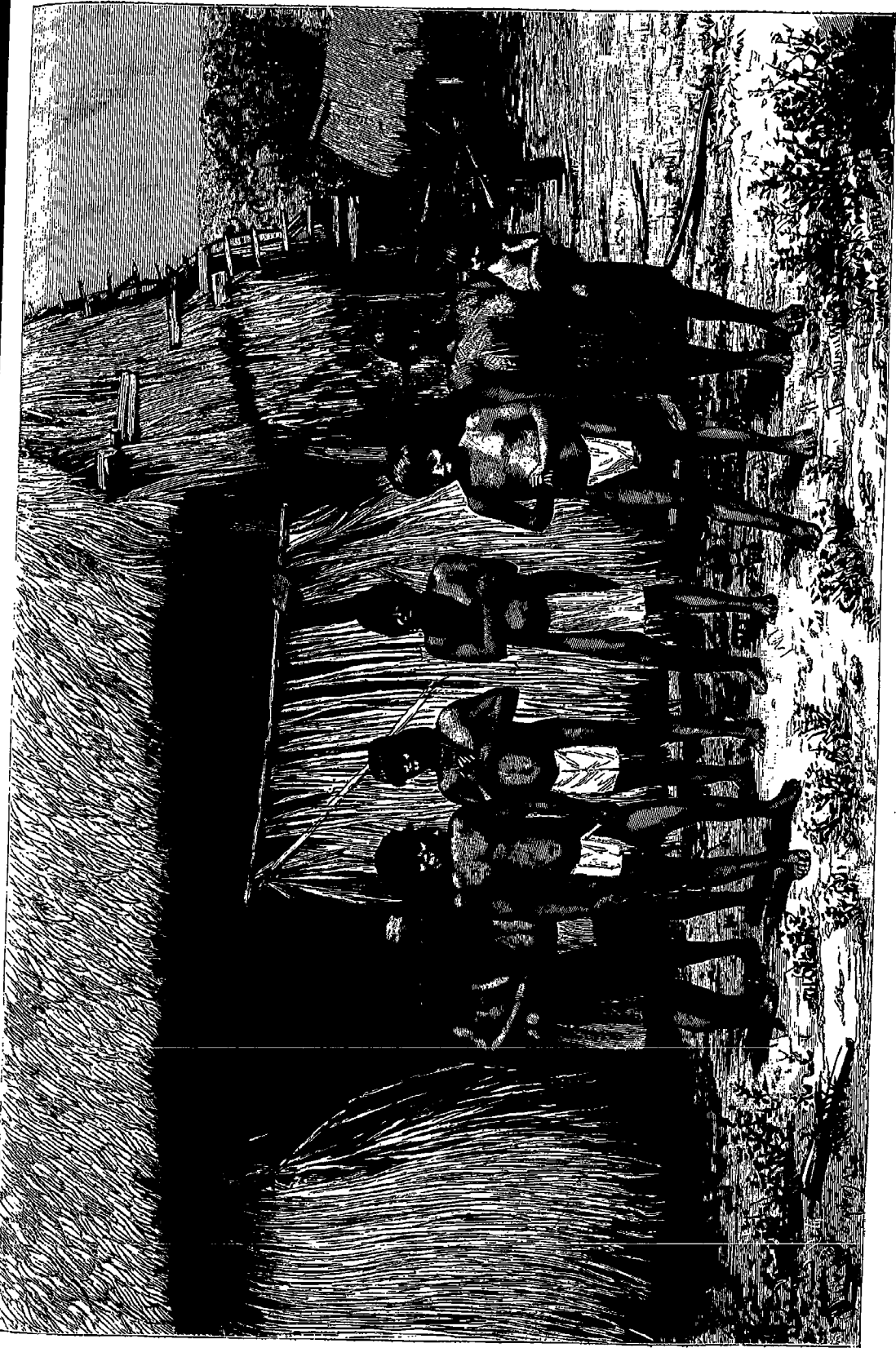
Ils croient à certains esprits qui dominent et dirigent les animaux et les plantes.

La veille du jour désigné pour la pêche ou la chasse, au coucher du soleil, les hommes se réunissent autour de la case du plus habile pêcheur ou du plus fin chasseur. Le chef se met alors à célébrer l'animal qui est l'objet de leur désir, chante son histoire, vante ses qualités; puis, s'adressant à ses amis, il chante l'endroit où il veut aller, comment il va les diviser, le lieu du rendez-vous, le retour; ensuite il rappelle ses exploits et ceux de ses devanciers. Il chante aussi les récoltes : le manioc, le maïs, une banane dite *platano* qu'il fait sécher et qu'il conserve pour ses voyages ou pour les temps de pêche et de chasse.

Le Piaroa prend peu de soin de son corps; il porte ses cheveux longs en arrière, coupés ou brûlés sur le front, à la hauteur du sourcil, souvent en désordre.

Les caractères anthropologiques de cette race diffèrent bien peu de ceux des autres; elle est plus foncée de couleur, plus trapue et plus grosse; les femmes, petites, bien faites, aux traits assez réguliers, ne sont ni jolies ni laides; mais on trouve parmi les Piaroas quelques types admirables comme régularité de formes.

Le village de Mataweni, sur la rivière du même nom, en arrière des montagnes qui bordent l'Orénoque, est composé de neuf cases grandes et spacieuses.



Gnahibos du Vichada (voy. p. 247). — Dessin d'E. Romjat, d'après une photographie.

Celle du chef est conique, tandis que les autres sont ellipso-coniques et placées tout autour de la première.

Ces Indiens ont peu de relations avec les gens civilisés; ils cultivent pour eux et élèvent des porcs, dont ils sont très friands.

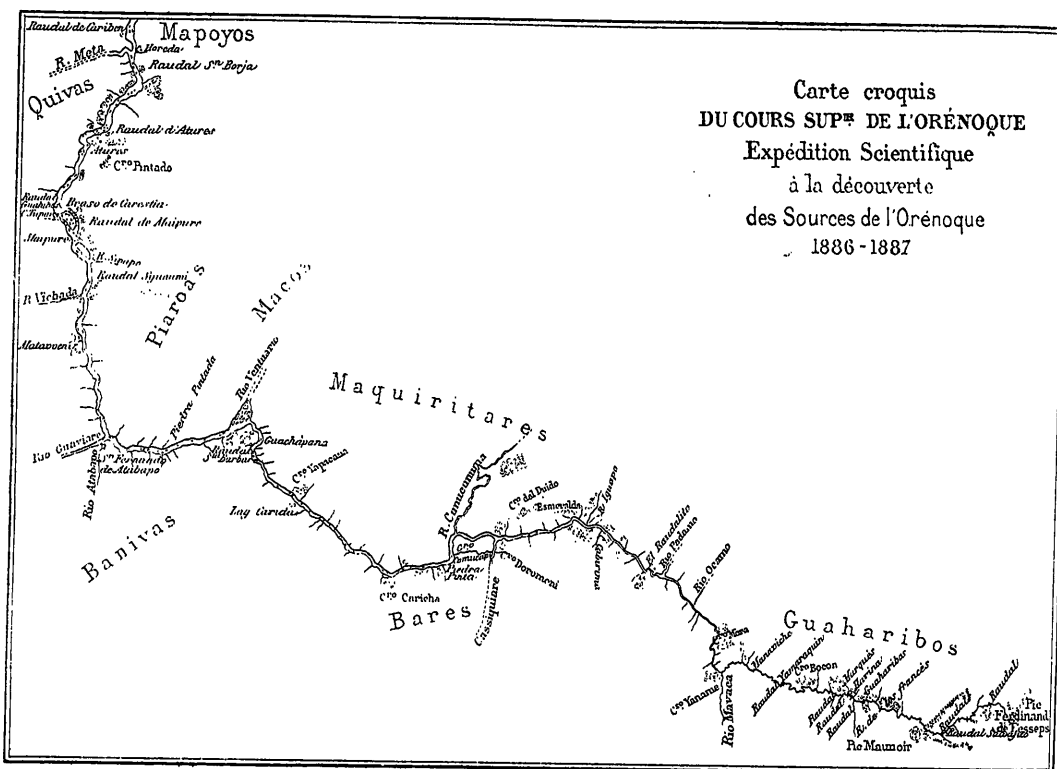
Dès qu'une embarcation est signalée et si elle fait mine d'entrer dans l'embouchure de la rivière, le village se dépeuple comme par enchantement.

Sur la rive droite, à la première courbe du fleuve, en aval du Malaweni, nous apercevons un port de Piarois. Trois curiars sont cachées sous des branches d'arbres, dans une petite anse. Je fais aussitôt aborder ma curiare, et, tandis que la pirogue continue sa route, j'entre

dans la forêt. Le marin qui m'accompagne connaît ces Indiens, qui lui ont vendu du caoutchouc. A peine avons-nous fait cent mètres dans la forêt, que nous rencontrons un petit rancho où deux Indiens viennent apporter de l'intérieur des paquets de cassave et quelques régimes de bananes.

Je leur demande de me vendre quelques légumes, des cannes à sucre et de la cassave; mais, pour cela, il faut aller au conuco: nous nous engageons dans la forêt.

À chaque pas, des sentiers nouveaux se présentent à nous, à droite ou à gauche; il serait facile de s'égarer, mais nous suivons nos guides; et, après une heure de marche, nous arrivons. Deux grandes



cases ellipso-coniques s'élèvent au milieu des champs.

Avant d'entrer dans le conuco, les Indiens qui nous ont amenés se mettent à siffler, comme pour avertir leurs compagnons des cases; c'est, paraît-il, pour faire attacher les chiens. Quelques minutes après, un coup de sifflet répond au premier, et nous entrons. Les chiens ont été attachés, mais les femmes ont disparu dans la forêt; il ne reste que les vieilles Indiennes, les hommes et les enfants.

Le capitain nous reçut amicalement, nous offrant un hamac pour nous asseoir et une cigarette qu'il avait préalablement allumée. Je lui donnai quelques cigares et nous devînmes bons amis.

Pour deux couteaux et une hachette j'obtins un bon lot de bananes, de légumes et de cannes à sucre. Deux

hommes devaient transporter le tout dans mon canot. Je fis emplette de quelques colliers de plumes et d'une pendeloque en bec de toucan.

J'examinai les cases, qui étaient neuves, confectionnées avec soin et très propres. En dehors d'une case, deux vieilles Indiennes assises autour d'un petit feu croquaient des fourmis *bachacos*, qu'elles faisaient rôtir sur une pierre plate. Je distribuai quelques colliers de perles aux enfants et nous reprîmes aussitôt la route du fleuve, accompagnés par les Indiens qui nous portaient nos provisions.

Nous atteignîmes la grande embarcation au rocher de Nericaawa, où nos légumes furent les bienvenus.

Cette partie de l'Orénoque n'est habitée pendant la saison sèche que par quelques Indiens Piarois et Ba-

nivas, qui viennent y faire la récolte du caoutchouc.

Deux petits raudals, qui, sans présenter beaucoup de difficulté, n'en sont pas moins dangereux à franchir; le raudal d'Aji surtout, est formé par une grande quantité de rochers qui sont disséminés dans le lit du fleuve; celui de Castillito, par trois îles sur la rive gauche; au centre se trouve un rocher appelé le Castillito, et sur la rive droite, des rochers qui gênent la navigation.

A Siquita, un Indien civilisé a établi une case au sommet d'un rocher nu, qui forme une pointe dans le cours du fleuve. Il échange de l'eau-de-vie, des outils, des

étoffes, contre du caoutchouc, de la cassave et des porcs.

A la jonction de l'Orénoque et du Guaviare, le premier change brusquement de route. Depuis Caicara, le cours général du fleuve était nord-sud: il devient brusquement est-ouest.

A trois kilomètres de la réunion du Guaviare et de l'Orénoque, l'Atabapo réunit ses eaux claires aux eaux boueuses du Guaviare. C'est là qu'est situé San Fernando de Atabapo, dans une sorte de presqu'île formée par l'Orénoque, le Guaviare et l'Atabapo. Nous y arrivons le 12 octobre.

Ce village est le dernier que l'on rencontre sur le



Piaroas de Mataweni. -- Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

fleuve; sa position au confluent de trois grandes rivières lui a valu, sous la domination espagnole, au siècle dernier, une très grande importance; elle lui en assure une non moins considérable pour l'avenir.

La population de San Fernando est d'environ deux cents habitants; elle se compose de blancs, d'Indiens et de quelques nègres. Les Indiens Banivas sont les plus nombreux.

Par l'Orénoque, San Fernando est en relations avec toute la partie nord et est du bassin. Comme la plupart des rivières tributaires de l'Orénoque sont navigables une grande partie de l'année, il en résulte que de grandes voies de communication se ramifient dans ce terti-

toire peuvent faciliter les transactions et permettre à la civilisation d'envahir et de peupler ces riches régions.

Par le Guaviare, la partie ouest du bassin et la Colombie sont reliées à San Fernando.

C'est par cette voie que le malheureux docteur Crevaux, mon devancier dans cette région, l'un des nombreux martyrs explorateurs, accompagné de son ami M. Lejeanne, faisait son voyage à travers l'Amérique méridionale. Les habitants de San Fernando gardent de lui le meilleur souvenir. M. Mirabal, entre autres, est heureux et fier de montrer son portrait et le fusil Lefauchoux qu'il lui a offert le 1^{er} janvier, au passage du raudal de Maipure.

Le rio Atabapo est désigné sous le nom de rio Negro, comme toutes les rivières dont les eaux sont noires, ou, mieux, paraissent noires. Ses eaux sont saines et cristallines. Sous un petit volume, dans la rivière, elles sont transparentes, puis roses, puis rouges, enfin elles passent au noir, suivant la profondeur. Dans ces eaux noires existe une faune ichtyologique des plus riches. J'ai pu enrichir la collection du Muséum d'un certain nombre d'espèces curieuses et rares. Le caïman, qui fourmille dans le Guaviare, ne se rencontre pas dans l'Atabapo; l'eau est trop claire, il mourrait de faim.

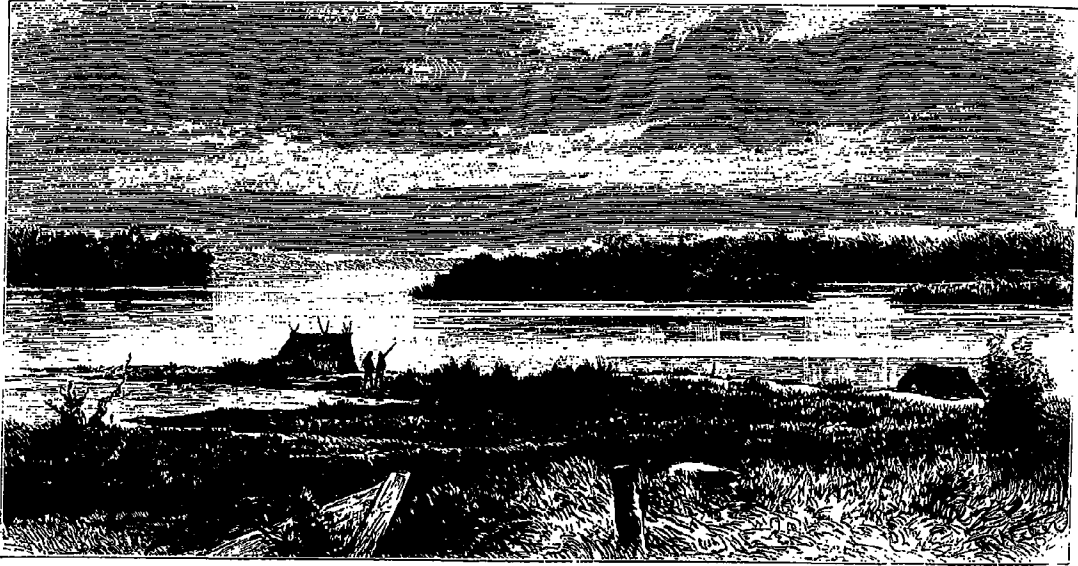
L'Atabapo, beaucoup moins considérable que les deux autres cours d'eau, n'en a pas moins son importance. Son cours est navigable presque jusqu'à sa source, qui n'est qu'à quelques kilomètres du rio Negro. On peut

en quelques heures passer par Yavita, village indien baniva, du bassin de l'Orénoque dans celui de l'Amazonie.

Le Baniva ressemble à tous les Indiens; il a la peau rouge, cuivrée, les cheveux noirs, lisses et plats, les yeux légèrement obliques, les pommettes saillantes, les mâchoires fortes, sans prognathisme, le corps trapu, les épaules larges, les membres bien faits et les pieds très petits; la plupart ont les canines très développées: j'en ai vu plusieurs dont les incisives étaient triangulaires.

De toutes les races d'Indiens, celle du Baniva semble la mieux constituée: cela tient aux nombreux exercices et aux travaux auxquels chacun se livre dès le plus jeune âge.

A peine le petit Indien peut-il marcher, qu'il accom-



Confluent de l'Atabapo et du Guaviare (voy. p. 351). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

pagne son père à la pêche, porte les lignes et la pagaie, et cherche à se rendre utile. J'ai vu mainte et mainte fois de petits Indiens de trois et quatre ans ramer à côté de leur père avec de petites pagaies. Aussi ce sont d'excellents marins, travailleurs et intelligents, mais poussant la méfiance au suprême degré. Beaucoup d'entre eux vont se fixer au Brésil. De cette façon la région se dépeuple; le voyageur et le marchand trouvent difficilement des gens qui veulent les servir et les accompagner.

Malgré cette méfiance, le Baniva est bon, mais sans grande volonté: c'est un enfant qu'il faut bien traiter, mais à qui l'on ne doit point passer de caprices.

Le Baniva fabrique des hamacs ou *chinchorros*, des câbles en chiquichiqui ou piassava, employés pour la traction des bateaux sur l'Orénoque. Il ne cultive que pour lui, il aime la chasse et la pêche, il s'adonne à la

récolte du caoutchouc et s'engage volontiers comme marin au service des marchands qui vont jusqu'à Ciudad Bolivar.

Autrefois la naissance, la mort, la puberté d'une jeune fille étaient pour les Banivas l'occasion de fêtes, souvent barbares. Ces habitudes se perdent; les Indiens Banivas étant tous plus ou moins civilisés.

Leur religion actuelle est un mélange de croyances et de pratiques catholiques qu'ils interprètent à leur façon et de vieilles coutumes indiennes. A côté des croix, des médailles et des scapulaires qu'ils portent au cou, on trouve toujours quelque talisman indien.

Jean CHAFFANJON.

(La suite à la prochaine livraison.)